

Régis Penet
© Photo DR



RÉGIS PENET

LA PAGE BLANCHE QUI SUIT DU PENET,
C'EST ENCORE DU PENET

De l'avis général, trois noms brillent au-dessus des autres au panthéon des immenses génies musicaux : Jean-Sébastien Bach, Wolfgang Amadeus Mozart et Ludwig van Beethoven. Et la vie de ce dernier, tout entière dédiée à la musique, est un véritable roman. Qualifié « d'ours des salons », cet homme solitaire et renfermé a écrit des partitions d'un humanisme et d'un optimisme inégalables. Il fallait un album atypique pour une biographie dessinée d'un tel créateur. **Régis Penet**, dessinateur virtuose, s'y attache avec une fougue digne de son modèle, restant au plus près de l'homme et en mettant l'accent sur quelques jours décisifs et significatifs de la vie de l'artiste. Cet auteur hors normes, inspiré et ultra rapide, sort trois albums quasiment concomitamment, après le touchant *À hauteur d'homme* aux Enfants rouges en février, puis un thriller d'espionnage, *Guerre froide*, dans la série *Affaires d'État*, chez Glénat en avril, ce sera donc **Beethoven** en mai chez La Boîte à bulles. ■ **Éric Adam**

■ Case extraite
de *Beethoven*
© Régis Penet / La Boîte à Bulles

Régis, la mode est aujourd'hui aux biographies en bande dessinée. Mais autant il paraît évident de raconter en bande dessinée la vie d'un chef de guerre, d'un grand explorateur, d'un peintre encore plus, autant celle d'un musicien s'avère un exercice périlleux. Comment avez-vous eu l'idée de raconter Beethoven ?

Le projet est assez récent puisqu'il est venu d'une discussion avec l'éditeur il y a environ un an, mais l'envie a plus de vingt ans ! Elle était là avant même que je débute de façon professionnelle dans la bande dessinée. Elle est née autant de l'écoute de sa musique que de la lecture de diverses biographies. Jusqu'à présent je n'avais jamais réussi à trouver un angle pour approcher un tel personnage. Essentiellement parce que choisir un angle, c'est renoncer à tous les autres. Mais la principale difficulté ne vient pas tant du fait qu'il s'agisse d'un musicien que du fait qu'il s'agisse de ce musicien-là, qu'une iconographie et que certains biographes (notamment le premier d'entre eux, Anton



© Régis Penet / La Boîte à Bulles

Schindler¹) ont figé dans une posture unique, celle d'un titan sombre et douloureux. Beethoven est pour la plupart des gens une statue avant d'être une personne. La principale difficulté était d'animer cette statue.

Vous êtes admirateur, amateur de musique classique ?

Amateur et admirateur, oui, mais absolument profane. La musique de Beethoven a le mérite d'aller chercher les auditeurs comme moi où ils sont, c'est-à-dire musicalement tout en bas, grâce à la dramaturgie qui se dégage de sa musique. Elle porte en elle des qualités d'initiation et, d'écoute en écoute, on peut accéder à une audition plus fine, plus élaborée. Beethoven est venu me chercher tout en bas pour m'amener assez haut. Pas tout en haut cependant : ses derniers quatuors et ses dernières grandes sonates me restent étrangères alors qu'elles sont, pour les musicologues avertis, la plus sûre marque de son génie.

Êtes-vous musicien vous-même ?

Non. Je l'ai longtemps regretté mais les regrets ont disparu.

Travaillez-vous en écoutant de la musique ? Et si oui, pour cet album, en écoutant des œuvres de Beethoven ?

Je n'écoute presque plus de musique dite classique en travaillant. À l'époque où c'était le cas, j'écoutais peu Beethoven. Je ne peux guère l'écouter en faisant autre chose. Sa musique, il me semble, se prête peu à une audition partielle ou distraite. Je crois qu'il l'a voulue telle et qu'il souhaitait qu'elle prenne l'auditeur entièrement. On pourrait dire qu'elle est trop envahissante pour accompagner telle ou telle activité.

Du coup, vous écoutez quel genre de musique en travaillant ?

Beaucoup moins de musique qu'avant, j'écoute surtout des émissions et des conférences politiques, philosophiques, historiques ou scientifiques que je trouve sur des chaînes YouTube. Parfois très proches de l'actualité, parfois, selon les besoins de m'en tenir écarté, très loin. En ce moment ce sont des chaînes d'histoire... d'histoire romaine en fait !

¹ Anton Schindler, *Histoire de la vie et de l'œuvre de Ludwig Van Beethoven*, traduit et publié par Albert Sowiński, Garnier frères, 1864



■ Une planche de Beethoven © Régis Penet / La Boîte à Bulles

Quelles sources avez-vous utilisées pour réaliser le scénario de cet album ?

Essentiellement les souvenirs des biographies lues et relues et digérées depuis longtemps (celles des époux Massin² et de Romain Rolland³). Mis à part pour quelques précisions de date, je n'ai pas eu besoin de me replonger dans la vie de Beethoven. Je crois que c'est préférable d'aborder ce genre de travail (biographie ou adaptation) avec le tamis du temps, on évite l'écueil de vouloir parler de tout ce qu'on vient de découvrir. Si j'avais « découvert » la vie de Beethoven récemment, j'aurais eu beaucoup plus de mal à faire des arbitrages. Il y a tellement d'aspects fascinants chez cet homme !

Techniquement, vous avez l'habitude d'utiliser des médiums variés – couleur directe, plume, pinceau, sur papier, sur bois. Cette fois vous avez opté pour une mise en place de gris informatiques. Pourquoi ce choix ?

C'est une idée de Vincent, l'éditeur. Il m'a proposé de faire un test avec des gris. J'ai fait le test avec l'idée, malhonnête, de lui montrer que ça ne rendait pas bien ! Je n'avais aucune envie d'utiliser pour la première fois de ma vie une tablette graphique et Photoshop sur un album de 130 pages et, à ma grande surprise – et mon grand désarroi –, le résultat a été probant dès les premiers tests. Pas le choix... Mais la réalisation, en dehors d'être intéressante, a été bien plus agréable que ce que j'imaginai.

Avez-vous travaillé la structure du récit d'une manière musicale ? Par exemple, la symphonie, forme la plus célèbre des créations de Beethoven est – quasiment toujours – chez lui découpée en quatre mouvements.

J'ai été surtout attentif au rythme, c'est un des aspects essentiels de la musique de Beethoven et je voulais ne pas me planter sur cet aspect. Le rythme de l'ensemble et aussi le rythme interne à chaque scène. Mais je ne me suis pas donné en préalable une structure comme la forme symphonique ou la forme sonate.

Vous passez d'un petit éditeur indépendant à un autre mainstream, et au label plus confidentiel d'un autre groupe important. C'est un choix, une volonté de travailler avec des éditeurs différents et à la diffusion différente ?

Non, il n'y a ni plan ni volonté particulière. J'essaie de travailler mes projets avec le support éditorial le plus adapté à chacun d'eux. Les albums peuvent être faits avant la recherche d'un éditeur, naître d'une discussion avec l'un ou venir d'une proposition d'un autre, c'est variable...

Trois albums très différents sont publiés coup sur coup. Avez-vous travaillé sur les trois simultanément ?

J'ai commencé à travailler sur *À hauteur d'homme* [sorti en février aux Enfants rouges] il y a trois ans et je suis revenu sur ce projet régulièrement jusqu'en 2020. Je l'ai donc terminé alors que je dessinais le tome 1 de *Guerre froide* [en avril chez Glénat]. J'ai réalisé *Beethoven* parallèlement au tome 2 de *Guerre froide*.

² Brigitte et Jean Massin, *Ludwig van Beethoven*, Fayard, 1955

³ Romain Rolland, *Vie de Beethoven*, Cahier de la Quinzaine, 1903



■ Guerre froide, illustration de couverture © Richelle & Penet / Glénat

Parlons de Guerre froide justement. Comment se déroule le travail avec Philippe Richelle ? Vous avez le scénario pour les quatre tomes ?

J'ai les grandes lignes de la série et Philippe m'envoie album par album le scénario détaillé et dialogué avec des indications de découpage précises. Je lui envoie chaque étape de la réalisation : découpage, crayonné, encrage. Nous sommes réactifs tous les deux, ça roule parfaitement !

Avez-vous eu des difficultés particulières pour la création des décors, des personnages, pour cette histoire très ancrée dans une réalité historique ?

Plus d'appréhensions que de réelles difficultés. J'aime beaucoup l'esthétique des années 60 mais je ne les avais jamais abordées, je n'avais jamais non plus eu à préciser autant décors et véhicules en m'interdisant certains procédés d'encrage comme les hachures. Et malgré l'abondance de la documentation qu'on trouve sur Internet, à certains moments il faut faire preuve d'inventivité. Par exemple celles qu'il faut trouver pour donner l'impression qu'on est dans l'aéroport de Washington DC en 1961, alors qu'on n'en a trouvé aucune image ! J'ai par ailleurs rapidement aimé les nombreux changements de lieux que propose le scénario. Visuellement, je trouve intéressant de passer abruptement des quais de Seine avec leurs bouquinistes aux couloirs de la CIA, puis aux jardins de l'Élysée, etc. À une époque de bascule où bataillent les codes d'un ancien et d'un nouveau monde, je trouve ça très parlant.

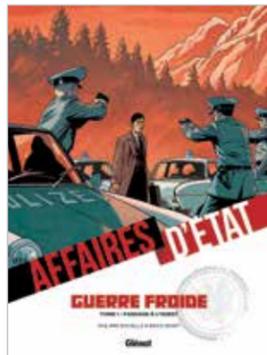
■ Au milieu : le général de Gaulle [extrait de Guerre froide] © Richelle & Penet / Glénat

Pour deux des albums dont nous parlons, vous êtes votre propre scénariste, l'un étant une pure fiction de création, humaniste et poétique, l'autre une biographie. Pour le dernier, vous travaillez avec un scénariste, dans un cadre éditorial beaucoup plus strict. Pour chacun, il y a un degré de contraintes différent. Y a-t-il une façon de faire que vous préférez ou bien ce changement de manière vous convient-il ?

Ça me convient bien ! Les difficultés, les doutes, les hésitations et les certitudes ne sont pas du même ordre. Je ne pourrais pas travailler en simultané sur deux ou trois albums où je serais seul à bord. Beethoven le pouvait, moi pas ! Par ailleurs, j'ai souvent pas mal d'avance sur mes projets en cours, ce qui me permet d'en attaquer d'autres sans avoir le sentiment d'être débordé.

Pour ce qui est de l'écriture du scénario, quand vous êtes votre propre scénariste, vous faites un script complet, détaillé, avant d'attaquer le dessin ?

Pour *À hauteur d'homme*, c'est exactement l'inverse : j'ai eu tout mon visuel avant la moindre ligne. Mais c'est un peu



Guerre froide T.1 - Passage à l'Ouest

Par RICHELLE & PENET
Éditions GLÉNAT
56 pages couleurs, disponible

particulier. L'unique façon pour moi d'entrer dans la tête de mon protagoniste était de m'imposer les allées et venues des passants. Ce sont eux qui ont en bonne partie orienté l'écriture et donc le fil de ses pensées. Pour *Beethoven*, j'ai fait

un synopsis non dialogué avant de commencer à dessiner. Je n'écris vraiment les dialogues qu'en faisant le découpage, et les textes définitifs ne viennent qu'à la toute fin, une fois les planches finalisées et après plusieurs relectures de ma part et de celle de l'éditeur. Texte et dessin avancent donc ensemble en partant du gros œuvre pour terminer par de tout petits réglages.

Vous êtes assez rapide dans l'exécution, non ?

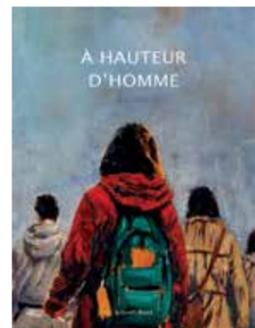
Oui... mais j'ai souvent plusieurs semaines, voire plusieurs mois de répit entre deux albums. Une fois que je suis dessus, c'est vite obsessionnel et ça va donc assez vite.

De même, vous changez facilement votre façon de travailler : plume, crayon, pinceau, couleurs directes, huile sur bois, lavis, gris ordinateur... Sur les époques traitées également, vous semblez changer sans cesse (époque contemporaine, années 60, début XIX^e, sans parler de vos œuvres précédentes : Antiquité, Renaissance, futur dystopique...). Vous vous lassez vite ? Ou bien est-ce parce que vous voulez goûter à tout ? Vous êtes un gourmand du travail ? Vous avez une insatiable curiosité ?

Peut-être que je me lasse vite, c'est possible ! Mais c'est surtout le choix du sujet qui va guider tout le reste. Je pars rarement d'une envie graphique (*À hauteur d'homme* est à ce titre une exception puisque c'est le visuel qui a conditionné le thème). J'adapte mon style et mes choix techniques au propos. Le « comment » vient après le « pourquoi ».

Quid du format des planches ? Je vous ai connu travaillant sur des feuilles très grand format. Est-ce toujours le cas ?

Non, j'ai réduit juste après *Roma* ! C'est sur *Antigone* que j'ai commencé à travailler sur des formats 23 x 32 cm. Je continue à l'employer depuis.



À hauteur d'homme

Par RÉGIS PENET
Éditions LES ENFANTS ROUGES
80 pages N&B, disponible

Dans *À hauteur d'homme*, vous racontez de manière subjective le quotidien d'un invisible du trottoir, un SDF qui se tient à genoux. Alors que vous êtes plutôt grand, d'où est venue cette idée, tout à fait originale et émouvante ?

C'est en regardant un SDF qui dormait. Je me suis dit que s'il ouvrait les yeux, je détournerais, par gêne, le regard et je me suis demandé ce que lui voyait toute la journée, ce qui passe dans son champ de vision, qu'il le veuille ou non : des morceaux de vie, des fragments d'histoire, des regards furtifs, des vies en mouvement constant. Plus que sur la condition des SDF, que je ne connais que comme passant, c'est un livre sur le regard, sur le point de vue, le point de vue d'un point fixe sur des corps en mouvement.

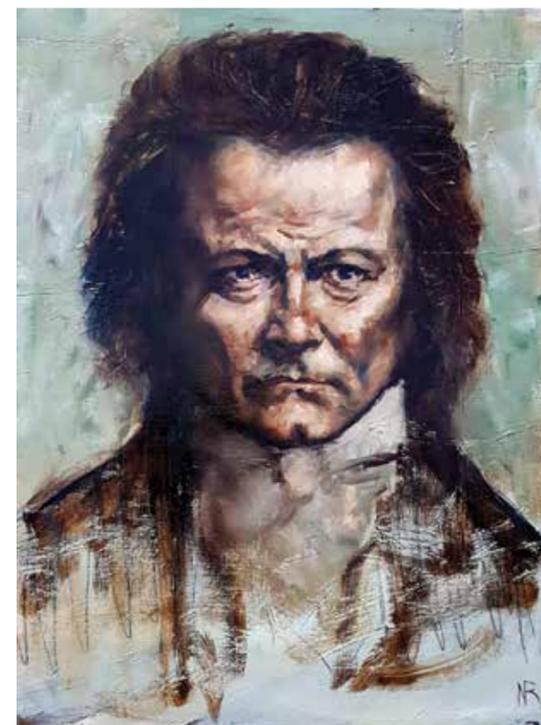
Nous sommes presque dans de la littérature potentielle avec cet album, proche de l'expérience de Georges Perec dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Vous avez dessiné ces passants, cet extrait d'humanité, d'après nature, ou de mémoire et d'imagination ?

J'ai découvert après coup *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, par une adaptation filmée très intéressante de Jean-Christian Riff⁴. Comme le texte de mon album était en cours de travail, ça m'a un peu perturbé et orienté vers des pistes qui n'étaient pas les bonnes. Mais effectivement, il y a des analogies. Mes passants sont majoritairement issus de photos faites au hasard de mes sorties, quelques-uns proviennent de mes croquis et d'autres de mon imagination.

Y a-t-il dans cet album une dimension politique, engagée ?

Non, mais si certains lecteurs peuvent ressentir davantage de compassion, ou plutôt de proximité devant des SDF, c'est une bonne chose !

⁴ Avec la voix de Mathieu Amalric, diffusé sur Planète en 2008



■ *Beethoven* : huile sur toile
© Régis Penet



En ce moment, sur quels projets travaillez-vous ?

En ce moment, c'est peinture. Je me suis mis à peindre il y a un peu plus de deux ans en essayant, au début, de comprendre la différence entre peinture et illustration. J'y consacre à présent un gros quart de mon temps. Je signe mes toiles sous le nom de Louis Neyret et depuis le printemps dernier, je suis en exposition permanente à la galerie Art Pluriel à Saint-Étienne. Sans les hiérarchiser, je distingue nettement mon travail d'illustrateur et d'auteur de bande dessinée de celui de peintre, mais les deux se rejoignent parfois comme pour le choix de la couverture d'*À hauteur d'homme*, qui est un détail d'un de mes tableaux.

Nous avons vu qu'en termes de sujet, vous étiez plutôt touche-à-tout. Y en a-t-il un en particulier que vous rêveriez de mettre en scène ?

Oui, plein ! Mais ils demanderaient tous un gros travail d'écriture, qui est pour moi la partie la plus lente et la plus difficile de mon travail. J'aimerais traiter des épisodes historiques en huis clos – ou presque – avec des protagonistes qui, comme Antigone et Créon, ont chacun d'excellentes raisons d'être ce qu'ils sont et de s'opposer : Galilée et le pape, Socrate et ses juges, Laurent le magnifique et Savonarole... Mais je crois qu'il faudrait être un bien meilleur dramaturge que je ne le suis pour tirer ce qu'il y a à tirer de ces confrontations. ■



Beethoven

Par RÉGIS PENET
Éditions LA BOÎTE À BULLES
144 pages N&B, le 5 mai

■ Extrait de
À hauteur d'homme
© Régis Penet / Les Enfants Rouges